

www.bateauxonline

LE MAGAZINE DE TOUTE LA PLAISANCE

BATEAUX

Février 2011 - N° 633 - Belgique / Luxembourg : 5,90 € - Italie / Grèce / Portugal / Espagne : 6,10 € - Suisse : 10,40 FS - Maroc : 62 DH - Tunisie : 9,00 TND - Danemark : 6,20 € - Canada : 9,95 \$can - Tom (Avion) : 1050 CFP - Tom (Surface) : 900 CFP

SENSE 43

Le nouveau Bénéteau à l'épreuve de l'hiver

COULISSES
Comment se font les essais de Bateaux

PORTRAIT
Lamazou, vingt ans après

SPÉCIAL
CROISIÈRES INSOLITES

Iles Cook, Marshall, Australes, Russie, Messénie...

UNIQUE
S'offrir un voilier sur mesure

PRATIQUE
> Soigner son moteur
> Fabriquer un tangon



GRAND LARGE

Très peu de bateaux font escale aux îles Marshall, archipel magique à l'écart des routes de navigation. Carines Camboulives et Manu Bouvet, windsurfers pros à la recherche de vagues vierges, ont voulu tenter l'expérience avec leur fille Lou, grâce à la complicité de l'équipage du Sauvage...

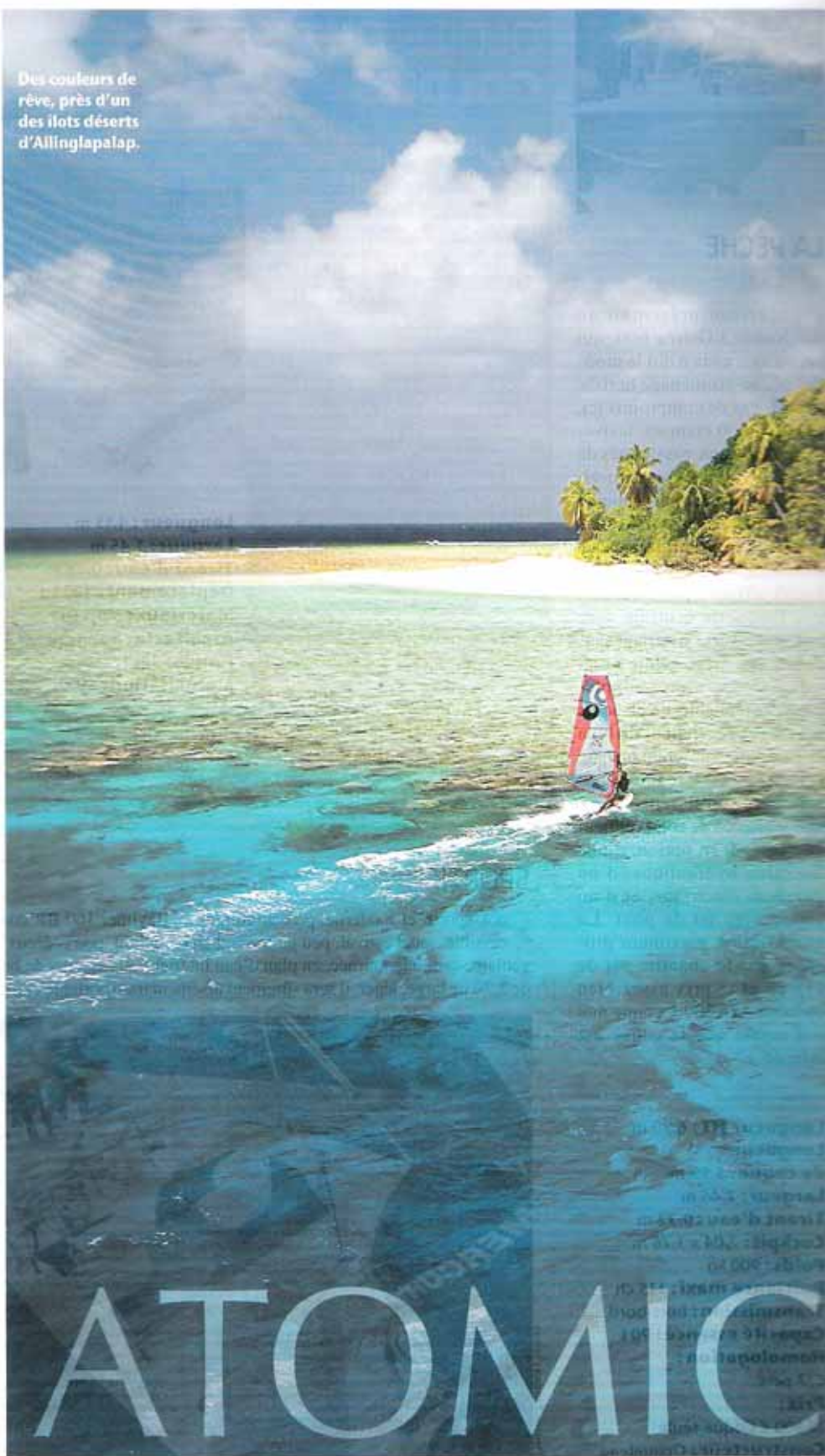
TEXTE MANU BOUVET,
PHOTOS MAXIME HOUVET

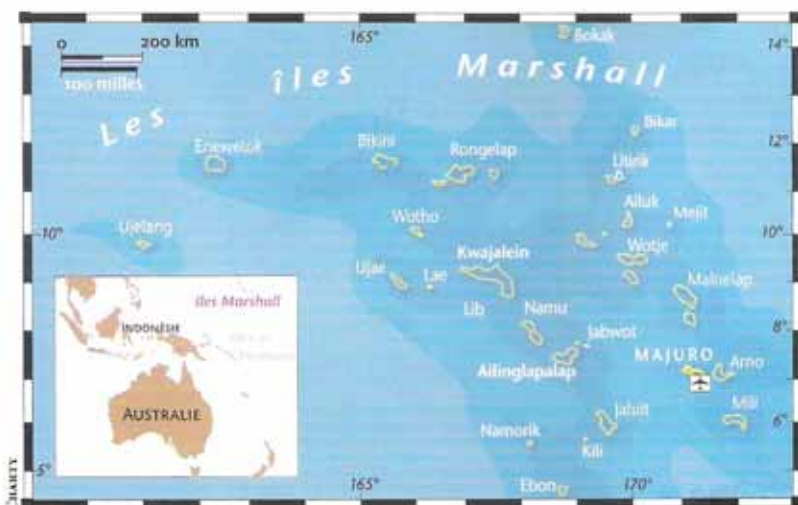
Voilà maintenant plusieurs années que les îles Marshall me trottent dans la tête. Idéalement placées au milieu de l'océan Pacifique sur la route des grosses houles hivernales et balayées par l'alizé du Nord-Est, elles devraient être un beau terrain de jeu pour windsurfer dans les vagues. Oui mais voilà, ce pays, dont les atolls les plus grands du monde s'étendent sur une surface vaste comme l'Europe, est oublié de tous et loin de tout.

Ici la compagnie aérienne nationale a fait banqueroute, et les ferries ne desservent plus les atolls. Il est donc quasi impossible de s'y rendre avec nos 150 kilos de matériel, et l'équipe de tournage qui prépare avec nous le *Windsurfing Movie II*. Seul un bateau nous ouvrirait les portes de cet immense terrain de jeu. Mais les Marshall ne sont pas les Antilles et les bateaux n'encombrent pas les mouillages...

C'était sans compter sur Tomoko, une copine Japonaise de longue date, grande voyageuse passionnée de surf qui vit à Maui une partie de l'année. Elle me fait part de sa rencontre il y a quelques années avec Sophie et Didier Wattrelot, un couple de Français qui vivent depuis >

Des couleurs de rêve, près d'un des îlots déserts d'Allinglapap.





quinze ans à bord de *Savage*, leur monocoque en aluminium de 60 pieds.

« Ils étaient aux Marshall l'hiver dernier et ils doivent certainement y être cette année, me précise Tomoko. Je pense qu'un projet comme le vôtre devrait les intéresser. Sophie surfe et Didier est prêt à amener son bateau partout. Ils vont de l'Antarctique à l'Alaska sans se poser de question! » conclut-elle.

La technologie moderne montre ses avantages, Sophie répond à mon email depuis son bateau au beau milieu de l'océan : « Ça serait super de chercher des vagues avec vous, en se serrant un peu vous rentrerez tous à bord et pour ta fille, ne l'inquiète pas, on a élevé nos deux enfants à bord! ».

Iakwe!! (bonjour).

Dès l'aéroport de Majuro, le ton est donné. A droite du tarmac de l'eau, à gauche de l'eau... Pas étonnant que ces atolls soient amenés à disparaître dans

les 20 prochaines années à cause du réchauffement climatique qui entraîne la montée du niveau de la mer. Apparemment certains îlots sont déjà évacués lors des grandes marées. La salinité croissante des terres cultivables et des ressources en eau potable contraignent certaines communautés à abandonner leurs îles régulièrement inondées.

En attendant d'en savoir plus, nous voilà parti pour dix jours, au bout desquels nous débarquerons à Kwajalein, 270 milles nautiques au nord-ouest. D'ici là, commence une première traversée de 24 heures, durant laquelle chacun prend ses repères sur le bateau et gère son mal de mer comme il peut. Plusieurs techniques sont essayées. Carine et Johnny, notre cameraman, testent tous les produits disponibles sur le marché: bracelets plastiques anti mal de mer aux deux poignets plus deux cachetons de Dramamine midi et soir. Après chaque prise, ils arborent un sourire béat avant de sombrer

Des rencontres aussi dépaysantes que passionnantes dans cet atoll à l'écart du monde et véritable paradis pour les amoureux de la nature et de l'eau.

dans une léthargie salvatrice. Jace, spécialiste de la prise de vue aquatique, est en pleine forme. Il ne sent rien, mais ingurgite une bonne dose de whisky à titre préventif avant de coucher tant bien que mal son double mètre dans les banquettes du carré. De mon côté, je mise sur l'air frais du cockpit et me couche sur les matelas des banquettes disposées à même le sol ou je rejoins Lou, déjà endormie. Didier et Sophie gardent un œil sur tout et tous, tout le temps.

D'ailleurs Lou s'adapte super bien au bateau, elle a même déjà aidé Sophie à faire le pain, qui est cuit à bord (tout comme les cookies au chocolat ou à la noix de coco qui illuminent chaque jour ce voyage!). Une fois encore les grands se faisaient du souci pour les petits pour mieux oublier qu'ils se font du souci pour eux mêmes.

La traversée s'avère agréable : plus la moindre terre en vue, l'eau file sous l'étrave de *Savage* et deux ris aident

APRÈS CHAQUE PRISE DE DRAMAMINE, ILS ARBORENT UN SOURIRE BÉAT AVANT DE SOMBRER DANS UNE LÉTHARGIE SALVATRICE



la grand-voile à supporter les 25 nœuds de vent. De notre séjour dans le coin, l'anémomètre ne descendra d'ailleurs jamais en dessous de 20 nœuds! Au petit matin, nous entrons par la passe sud d'Ailinglapalap, un atoll formé d'une quinzaine de motu (petites îles). Nous ancrons dans la passe pour demander, comme le veut la coutume, la permission au chef de l'Atoll de passer quelques jours là et surfer les vagues. Permission accordée avec un grand sourire. Nous ne nous comprenons quasiment pas, mais la bienveillance et la sérénité qui se lisent sur le visage de cet homme valent tous les laisser-passer.

Lumière aveuglante

L'isolement est palpable ici. L'arrivée d'un bateau de plaisance est un événement. D'ailleurs de tout notre périple nous n'en verrons aucun, ni ne croiserons le moindre voyageur !

Pas d'eau, pas d'électricité, encore moins de téléphone portable ni d'usage d'argent dans la plupart des îles... quand elles sont habitées! Parfois des panneaux solaires « offerts » par la Chine contre des zones de pêche éclaireront les cases rudimentaires. Pour le moment, un fort courant nous fait tirer sur l'ancre et rend la baignade de bien-

venue agréable, accroché au bout du dinghy qui traîne derrière. Le soleil tape fort, la lumière est aveuglante. Johnny et Carine profitent de cette baignade pour sortir de leur torpeur médicamenteuse. Le sondeur indique 14 mètres de fond mais l'eau est tellement claire que l'on distingue parfaitement les coraux multicolores.

Les conditions sont parfaites, un solide 25 nœuds de vent side-shore (de côté) balaye une droite (une vague qui déferle de la droite vers la gauche quand on la regarde depuis la plage) d'une bonne taille de mât (environ 4 mètres de face). Après avoir gréé sur >

Savage est un dériveur lesté de 18,30 m en acier que Didier et Sophie ont construit dans un chantier brésilien sur des plans de Jean-François André.



Un couple à la mer

Didier et Sophie Wattlelot vivent depuis quinze ans à bord de leur sloop *Savage*. Né en 1956, Didier a d'abord travaillé dix ans à la pêche avant de faire un tour du monde en solitaire sur un voilier de 12 m, puis de devenir skipper professionnel, et enfin de réaliser son propre voilier de charter. Après une première transat à 21 ans (en 1988), Sophie a également fait du charter aux Antilles avant de rejoindre Didier. Tous deux apprécient aussi bien les tropiques que la brise glacée des hautes latitudes : à l'heure où vous lisez ces lignes, ils ont rejoint l'Antarctique avec d'autres heureux passagers. Et, au printemps, ils seront au Chili avant de repartir vers la Polynésie, avis aux amateurs!



le pont de *Sauvage*, nous nous jetons à l'eau pour n'en ressortir que quatre heures plus tard, rassasiés et heureux comme jamais.

Bikini...

Le lendemain matin, après une nuit de sommeil idéale, sous le vent du nord de l'Atoll, nous allons à terre. Quelques femmes parlent anglais, ce qui facilite l'entrée en matière. Les enfants accourent et ne tardent pas à embarquer Lou à la récolte aux coquillages. Ils ont vite compris que les coquillages étaient de vrais trésors pour nous, les « rubelas » (étrangers, littéralement *hommes vêtus*, par opposition à leur peuple autrefois dévêtu). Il y a plus d'un siècle des «hommes vêtus» ont cru bon d'expliquer aux femmes que montrer ses genoux ou ses coudes était des plus déplacé et ont imposé des tenues plus respectables! Elles doivent donc maintenant se couvrir par une chaleur accablante alors que les rubelas ont disparu de la circulation. Enfin, certains reviendront sans doute peupler les plages mais cette fois-ci en maillot ou bikini...

Bikini?! Mais oui, c'est ce tristement célèbre atoll pas loin d'ici, qui a donné son nom au révolutionnaire maillot de bain. Son créateur, Louis Réard, espérait que l'effet de mode de son produit serait comparable à celui du premier essai nucléaire américain, qui avait eu lieu 5 jours avant son lancement, le 5 juillet 1946 à Bikini. Une femme en bikini était aussi censée faire le même effet que la bombe. J'ai emmené plusieurs articles sur le sujet et je profite d'un instant de calme pour lire un papier de Fabienne Lips-Dumas relatant l'histoire d'une petite fille marshallaise, Lijon Eknilang. Une petite fille au corps irradié.

Ça commence comme un conte de fée : «Il y avait au nord des îles Marshall un paradis sur terre appelé Rongelap. Lijon y est née.»... Le 1^{er} mars 1954, le jour de son



Pléthore de plages, mais aussi quatre écoles à Ailinglapalap, dont le nom signifie: « le plus grand atoll ».



Il y a ici l'embarras du choix pour plancher sur eau plate ou agitée.



huitième anniversaire, un soleil brutal se lève à l'ouest de l'horizon. Entre le ciel et l'Océan, une «étoile» explose. Elle s'appelle Castle Bravo, c'est une bombe thermonucléaire: la puissance de mille Hiroshima, mille fois une bombe qui a fait plus de 140000 morts.

Ce 1^{er} mars 1954, Lijon émerge brutalement du sommeil: «J'ai écarquillé les yeux. Il y avait une lumière aveuglante. Dehors, j'entendais les cris de ma grand-mère. Elle accusait ma cousine d'avoir mis le feu à la maison. Je suis sortie en courant et je pleurais: j'avais peur du feu. Dehors, la lumière était toujours aussi forte. Et là, j'ai vu la chose tomber du ciel. Elle était grosse, ronde comme un soleil, couleur du soleil. Et il y a eu l'explosion... Enorme. Le sol bougeait, tremblait. Le vent nous a jetés par terre. Nous avons peur, tellement peur. Le vent s'est arrêté. Il n'y a plus eu un bruit, juste le silence. Les yeux nous piquaient comme s'ils étaient



Les pêcheurs continuent à utiliser les praos traditionnels. De nouvelles unités sont régulièrement construites.

pleins de sable. Pourtant il n'y avait pas de vent. Les gens disaient qu'on était attaqués, qu'on allait être tués. Nous nous sommes cachés dans les buissons. J'avais soif. Plus tard, nous avons eu faim. Nous avons mangé. La nourriture était couverte d'une chose blanche, elle n'était pas pourrie mais salie. Avec nos mains, nous avons essuyé la poudre blanche et mangé



TOUT ICI EST BRILLANT, LIMPIDE: LA PALETTE DES VERTS DE LA VÉGÉTATION, CELLE DES BLEUS DE L'OcéAN

La poudre n'avait pas de goût. C'était bon comme d'habitude. Dans l'après-midi, tout le monde est tombé malade. Comme si on était resté au soleil toute la journée, comme s'il y avait eu une insolation générale.

Le ventre tordu, les habitants de l'îlot courent derrière les buissons pour vomir. Trop malades, les parents ne peuvent aider leurs enfants. Nerja, la soeur de Lijon, a 7 ans: *«Je croyais que c'était de la poudre de savon blanc. Ça n'avait pas d'odeur. J'en ai pris et je me suis frotté la tête comme pour un shampoing.»* Son débarbouillage radioactif provoquera la chute de ses cheveux et de nombreuses brûlures.

En milieu radioactif, chaque minute compte. Cinquante et une heures plus tard, toujours hagards, les habitants de l'atoll voient arriver un navire de l'armée américaine. Les militaires évacuent la population. *«Ils nous ont dit de monter dans le bateau et de ne rien prendre avec nous. Ils nous ont arrêtés sur la passerelle et ont lancé des morceaux de savon.*

Ils criaient qu'il fallait qu'on se déshabille, qu'on jette nos vêtements à la mer, qu'ils allaient nous laver au jet d'eau. Ils nous ont donné des serviettes, trop petites. Face à face, tout nus, les gens essayaient de se couvrir.»

Encore habitée par le spectacle de ses parents honteux et humiliés par la nudité, Lijon frémit: *«Nous sommes arrivés au matin à une base militaire américaine. Ils nous ont examinés. Ils s'approchaient de nous avec leurs boîtes (les compteurs Geiger), on pouvait entendre le bruit, beaucoup de bruit.»*

Nul n'avait voulu tenir compte du vent qui tournait et des poussières radioactives qui risquaient de contaminer la population. Les Américains expliquent qu'il s'agit d'un «accident». Pourtant depuis 1994, certains dossiers rendus publics expliquent que ces populations auraient servi de «matériel ou sources d'observation» sur les effets des radiations. Les années passent. Leur santé se dégrade, les cobayes supplient qu'on les évacue. Les Américains refusent.

Un demi-siècle plus tard, des femmes accouchent toujours de bébés monstres, ne survivant pas plus d'une semaine. Le taux d'aberrations chromosomiques, de cancers et de leucémies reste étonnamment élevé. Ces îles ont reçu l'équivalent de 1,6 bombe Hiroshima par jour, tous les jours, pendant douze ans!

Castle Bravo demeure la bombe la plus puissante jamais testée.

Je referme mon journal et lève péniblement la tête sous le poids de ce que je viens de lire. Du pont de *Sauvage*, je contemple un paysage merveilleux qui ne rappelle en rien ce terrible passé. Tout y est brillant, limpide; la palette des verts de la végétation des motus, celle des bleus de l'océan et celle multicolore du monde sous-marin. Aujourd'hui, les îles Marshall peinent à vivre au présent mais elles combleront au-delà de toute espérance les amoureux de la mer à la recherche d'un paradis sauvage. ↵

Pour découvrir ces îles ou d'autres paradis sauvages: www.sauvageocean.com

Le prao local est de type amphidrome Pacifique, c'est-à-dire que le flotteur reste toujours du côté du vent. Pour virer, le barreur bascule complètement sa voile triangulaire, l'arrière devenant l'avant et vice-versa.